

L'ÉDITO

Par **Jean-Claude Matgen**

Rendez-vous dans quatre ans

La folle équipée des Diables Rouges s'est arrêtée, mardi soir, à Saint-Pétersbourg. L'équipe nationale belge de football ne jouera pas la finale de la Coupe du monde, dimanche, à Moscou. Son rêve s'est brisé sur l'écueil français dans les conditions que l'on sait. Les joueurs doivent être malheureux, mais c'est tout un peuple qui partage leur désarroi.

Pendant près d'un mois, les Diables Rouges ont fait vibrer la Belgique, bien au-delà de leurs supporters. L'engouement qu'ils ont suscité s'est répandu dans les plus petits villages et chez nombre de personnes qui, jusqu'ici, ignoraient qui était Hazard et n'avaient aucune notion de ce qu'était un hors-jeu. On a vu des mamies se faire tatouer les couleurs nationales sur les joues avant les rencontres de la Belgique et partager les même émotions que leurs enfants et petits-enfants, dans un joyeux mélange de générations. On a vu des solitaires se mêler aux foules des places publiques et communier avec des inconnus aux buts de Lukaku, De Bruyne ou Fellaini. On a vu des Flamands et des Wallons se jeter dans les bras les uns des autres et trinquer ensemble aux exploits de leurs héros communs.

Les plus belles aventures ont, hélas, parfois une fin. L'épopée dans laquelle les Diables ont entraîné tout un pays s'est donc achevée cruellement dans la nuit russe. Ne le mions pas : c'est une amère déception car il était légitime de croire que les Diables Rouges étaient armés pour aller jusqu'au bout et pour, dimanche, décrocher le Graal qui les aurait fait entrer au Panthéon du football mondial.

Il nous reste nos yeux pour pleurer et notre cœur pour remercier des joueurs qui, en dépit de l'échec des demi-finales, ont fait preuve de qualités sportives et humaines hors du commun. Leur parcours aura été jalonné de cinq victoires dont plusieurs furent acquises avec panache. Les avoir vus dominer le Brésil, en quarts de finale, restera pour beaucoup un souvenir indélébile. Le fait qu'ils aient joué le jeu contre l'Angleterre, prenant le risque de gagner ce match de groupe et de se voir, assez paradoxalement, versés dans une partie de tableau beaucoup plus ardue que leur adversaire nous a par ailleurs convaincus qu'ils préféreraient aux bas calculs la voie du courage et de l'exigence. Chapeau.

Quoi qu'il en soit de l'élimination, la Coupe du monde des Diables a consacré un travail remarquable. Celui effectué par des joueurs millionnaires dans leurs clubs mais qui, dans le contexte très différent d'un tournoi mondial, ont mis leur ego dans leur poche, ont accepté des décisions tactiques pas toujours gratifiantes, se sont assis sur le banc de touche sans rechigner et, surtout, ont longtemps montré sur le terrain de quel bois ils étaient capables de se chauffer. Celui aussi réalisé par un staff technique irréprochable, conduit par un entraîneur qui s'est parfaitement adapté au défi. Roberto Martinez s'est révélé être un tacticien hors pair (sauf, peut-être, mardi soir) mais aussi un meneur impressionnant d'humanité. Il a su installer un climat familial voire filial dans son groupe, ce qui n'a pas été étranger à la belle campagne de Diables soudés comme jamais.

On rêvait que, dimanche soir, Vincent Kompany soulève dans le ciel étoilé de Moscou le trophée absolu, que la Coupe du monde décore à jamais les vitrines du siège de l'Union belge. Ce ne sera pas le cas. Pas cette fois.

Songeons donc à cette citation de Winston Churchill : *"Il n'y a qu'une réponse à la défaite, et c'est la victoire."* A dans quatre ans.